Pour citer cet article :

Danan (Alexis), « Souvenirs d'enfance », La Tribune de l'enfance, n°125, août-sept. 1975, pp. 9-26.

Enfants en justice
XIX-XX ème siècles

Souvenirs d'Enfance

par Alexis DANAN

Mon amour des pauvres se confond avec celui de l'authenticité. On s'applique au parler, aux contorsions de l'aristocratie, non aux pâleurs de la misère. Je ne puis pas dire que je me sois porté vers eux d'un mouvement délibéré, pour irriter les pharisiens à la chair contente ou avec le candide espoir de les entraîner par mon exemple. D'inclination non réfléchie, je suis plutôt du côté des bien vêtus, de ceux qui parlent sans gros mots et qui n'ont pas d'odeur. Je n'ai jamais rien compris à mon cas. Je suis de nature patricienne et les pauvres m'attirent comme s'ils étaient ma classe, ma famille, ma patrie. La question de les aimer, de les servir, ne s'est jamais posée à moi par référence à des préceptes d'éthique ou de religion. Je sers en eux une exigence fondamentale de mon être sensible. Je me sens en eux.

Je sais aujourd'hui, le sens des réalités m'étant venu de l'évidence, que j'ai grandi dans une famille pauvre, où tous les attributs ordinaires de la pauvreté étaient réunis. Mais c'était une pauvreté si résolue à donner le change que nous faisions, dans le voisinage, figure de gens à l'aise. Ma mère distribuait des aumônes, ce qui est bien le signe d'un certain rang dans la cité. Je ne dis rien de mon père, qui mesurait à l'extrême le budget de la maison, mais qui, clandestinement, et maugréant contre l'indiscrétion des gens, payait à longueur de temps des chaussures et des loyers : il était trop fier pour prier qu'on n'en dît rien à ma mère. Il s'en fallait parfois de dix sous que je pusse aller à l'école comme tout le monde. Mes cheveux étaient trop longs sur mon cou et M. Delessert m'avait signifié qu'il ne me recevrait plus dans la classe que je n'eusse la nuque dégagée par le coiffeur. Mon

père fouillait dans sa poche, n'y trouvait pas la solution du problème. Je ne savais pas que c'était cela, être pauvre.

Les pauvres, pour moi, c'étaient les petits arabes qui venaient à l'école pieds nus, les enfants juifs, vêtus à l'indigène, en pantalons bouffants et calotte garance, aux bords brodés de vieille crasse bleue. Le matin, quand je les rencontrais, rue Saint-Louis, qui descendaient vers l'école, m'évitant à cause de mon caban bien tiré et de mon béret bourgeois, j'allais vers eux, du mouvement le plus naturel du monde, je veux dire sans me sentir un héros de charité pour cet élan de la plus banale camaraderie. Un jour qu'une petite pluie glaciale nous fouettait le visage, j'observai avec une sévérité qui, bien sûr, était à fond de sollicitude, que la saison n'était pas aux déambulations en bras de chemise. Un juif un peu voûté, fils d'un boyaudier de la rue Mogador, renifla, avant de me répondre d'une voix tranquille, la voix de ceux qui savent la raison profonde des différences :

— Pardi, vous autres, vous êtes des riches.

Je lui sus gré de ce témoignage, qui me flattait, oubliant mes déboires d'enfant mal chaussé, aux frisures trop longues. Le souvenir de cette inconscience ne m'est pas trop cruel. J'avais huit ans. Mais je me rends compte que j'ai couru ce jour-là le risque de prendre sottement mes distances avec les pauvres. Imprudente déférence des pauvres.

L'un de mes frères aînés — j'en avais deux du même âge, mes parents, tous les deux veufs, étaient venus l'un à l'autre avec un enfant du précédent ménage — et qui, lui, soignait une élégance grâce à laquelle il tenait rang dans le cercle des fils de famille, m'aperçut un matin, comme il descendait à l'imprimerie, qui m'encanaillais avec la racaille de la ville haute. Nous allions au milieu de la chaussée. Il me fit signe du trottoir.

— Tu ne peux pas, me dit-il, trouver d'autres camarades que ces petits pouilleux ?

Je me retournai vivement, anxieux qu'ils aient pu l'entendre.

— Ce sont des garçons de ma classe, dis-je.

— Ce n'est pas une raison. Il doit y en avoir d'autres.

Mes compagnons avaient pressé l'allure, comme s'ils avaient compris qu'il s'agissait d'eux, de leur impudence à me distraire du droit chemin. L'un d'eux tourna vers nous la tête, comme pour s'assurer que mon grand frère n'allait pas leur jeter des pierres. Je les suivis de loin, lâchement, préoccupé de leur laisser leur avance sur moi.

Nous habitions rue Scipion, voisins et locataires de l'ancien maire corse, M. Poggi, qui déduisait le loyer de la maison sur les factures d'annonces légales : il était avoué-plaidant. Le côté de la rue où s'ouvraient nos fenêtres dans la haute façade jaune, marquait la fin de la ville française. Nous plongions tout droit sur les odeurs de canelle, d'huile recuite et de graisse de mouton de la ville arabe. Au fin bout de la rue, sur la gauche, contre les remparts à créneaux — Guelma était une ville fortifiée — on apercevait le tribunal, plus monumental, derrière sa grille haute, que bien des préfectures de la métropole. Puis venait le bain maure, devant lequel, le soir, jambes croisées sur une natte d'alfa, le ventre ceint d'une large ceinture à carreaux bleus et des brins de jasmin à l'oreille, le vieil instituteur arabe, M. Boumbadji, qu'on appelait familièrement de son prénom, M. Hamida, prenait le frais en suçant sa petite tasse de café turc, parmi les caisses de basilic. S'étendait ensuite, dans son aveugle enceinte jaune, la mosquée, dont bien des évêchés de France auraient pu envier les proportions majestueuses. A ses pieds, les éventaires des marchands de maïs grillé, de grenades, de petites jujubes sauvages, de raisins bourdonnants de guêpes. A l'autre extrémité, en montant, le « Flamboyant » : c'était la Maison d'amour, moitié française, moitié arabe. Le bagne aux filles. On voyait s'y porter, le soir, par deux ou trois, le jasmin aux doigts, les tirailleurs, coiffés du turban blanc, finement enroulé. Juste en face de chez nous, le fondouck de Si Bachir el Guerroui où, le dimanche soir, qui était la veille du marché, s'engouffraient les troupeaux de bœufs, de moutons et de chameaux, poussés par les cris et les bâtons des caravaniers. Jouxtant le fondouck, un café maure,

avec ses nattes, ses caisses de basilic et de belles-de-nuit, ses concerts à la guitare, à la flûte de roseau, au tambourin et à la derbouka, qui m'enchantaient, et, noir de fumée et suffocant de relents de suif qui dominaient tous les autres, une gargote, où l'on devait manger en hâte et debout, car on n'y voyait jamais les chalands s'attabler Le restaurateur leur versait silencieusement une louche de chorba brûlante à la tomate et à la menthe, dans des écuelles de grès.

Je m'étais lié d'amitié, mais oui, d'amitié, avec Hasnaoui, peut-être le fils du gargotier, peut-être son domestique. Il devait avoir mon âge. Son apparence était sordide. Il n'était vêtu de rien d'autre que sa gandoura, dont on devait admettre qu'elle avait été blanche. Ses pieds étaient nus, sa tête aussi, sommée de la longue mèche rituelle. Son sourire, à la longue, faisait peur par son immobilité. Il découvrait deux larges incisives jaunes qui dévoraient presque la lèvre inférieure. Mais je ne voyais que ses yeux, fixes, humides et doux comme des yeux de gazelle. Il ne disait rien. Sans doute était-ce un innocent. Il me regardait avec une sorte de reconnaissance pieuse, car je devais représenter pour lui l'opulence de droit divin et la puissance, vêtue, chaussée, peignée, lavée, et j'étais là, supportant sa compagnie, lui riant, lui parlant, comme si j'eusse été de la même misérable substance que lui, un enfant comme lui, à qui l'on permet de s'asseoir au soleil, sur l'unique banc de bois de la devanture un moment disponible, puisque ce n'était pas l'heure des clients.

Ma mère, un jour, me vit de la fenêtre, assis sur le banc près de lui. Elle descendit, rouge de fureur, me saisit par le bras.

— Je vois maintenant où tu récoltes tes poux, s'écria-t-elle en me secouant.

Je me rappelle que ma détresse ne venait pas de la certitude que je serais ce soir-là privé de dessert, et probablement de dîner, mais de la crainte que le pauvre Hasnaoui n'eût compris les paroles méprisantes de ma mère. Quant à la raison de sa colère, le regard qu'elle

lui lança ne pouvait sur ce point lui avoir laissé aucun doute. Il avait pris la fuite de toutes ses jambes sales, comme un voleur surpris sur le fait, dans la direction de la mosquée aux murs pavoisés de grenadiers en fleurs.

Telles furent mes premières rencontres avec la hideuse et coupable pauvreté.

⁂

— Vous autres, vous êtes des riches, m'avait dit Messaoud Fitoussi.

Je me demande aujourd'hui si c'était bien là son nom. Je confonds peut-être. Je sais qu'il avait, avec un nom juif, un prénom qu'on trouve aussi chez les arabes. Je me dis qu'un nom de camarade moins dérisoire, je me le rappellerais sans doute. Je ne suis pas fier de moi au moment de faire cette observation. Mais qu'y puis-je ? Les pauvres sont comme fuyants, sans musculature, sans arêtes. Ils vous glissent dans les doigts. C'est un peu leur faute, peut-être. Ils ne s'installent pas dans l'attention. Ils savent qu'ils sont laids, qu'ils sentent mauvais. Les pauvres : le mot sert à désigner une catégorie sociale, et il sert à plaindre. On dit le pauvre, de quelqu'un qui a mal. Même dualité de sens dans la langue arabe : *el meskine*.

J'essaie de me rappeler s'il y avait de la hargne, dans le mot de Messaoud Fitoussi. Je ne crois pas : « Tu n'as pas froid aux pieds, pardi, c'est que tu as des chaussures ». Il expliquait, c'est tout. Il déduisait. S'il avait été amer, en se distinguant de moi, je l'aurais certainement senti. Je lui ai su un gré bien puéril de me révéler mon privilège. J'ai connu depuis, bien sûr, qu'il se trompait quant aux moyens de ma famille de pourvoir à mon confort. Mais je suis content de n'avoir pas le moindrement le souvenir que ce qui m'était venu de lui de promotion inattendue m'eût porté à le regarder du coup avec condescendance. J'étais riche, soit, et il était pauvre. Il y avait entre nous un fossé. C'était ainsi. J'en prenais assez bien pour moi mon parti, ne sachant pas encore que le péché, en cette affaire, c'est justement de prendre son parti de la condition de l'autre.

Fitoussi allait dans la ville, il allait à l'école, les pieds nus. C'est par là qu'il me paraissait sans contestation possible un pauvre. Le rite chrétien du lavement des pieds est chargé de sens. Rite de regret, d'aveu, de réparation. On indique par là qu'on sait. L'hommage aux pauvres, c'est bien à leurs pieds gonflés et durs, sales d'être toujours nus, qu'il faut le rendre. Car c'est en effet la marque. Pas de coiffure n'est rien. Pas de veste en ville est le fait d'un homme négligent, ou qui aime vulgairement ses aises. Les pieds nus, de manière habituelle, c'est le signe de l'état d'indigence.

Les pieds nus de Fitoussi m'ont toujours fait mal, mais jamais autant qu'un certain jeudi soir, un jeudi d'été. J'étais devant ma maison, à ne rien faire, peut-être à jouer, peut-être à regarder le mouvement des ânes avec leur charge de chardons violets à la porte du fondouck. J'entendis un grand cri. Il était sorti de la bouche tordue de douleur, à dix pas de moi, de Messaoud Fitoussi. Il se tenait sur un pied, comme une cigogne, et son visage luisait de larmes. Je n'oublierai jamais ce visage, ces grands yeux noyés d'où tombaient des larmes longues, lourdes, comme si elles n'étaient pas de l'espèce qui se dilue, qui se répand et inonde le bref temps du cri une face contractée par la souffrance. On voit de ces larmes verticales sur certains visages de Christ en croix de l'école espagnole. C'est quand on se demandait pourquoi ce pied levé, qu'on découvrait l'explication du cri et de cette douleur immobile. Fitoussi avait marché sur une petite pièce de bois blanc que traversaient deux énormes clous, la pointe en l'air. Ce devait être un débris de caisse d'emballage. Les clous avaient pénétré dans la chair et le spectacle était si atroce, que nul ne songeait à se précipiter. Je n'ai aucune idée du temps que dura cette insoutenable agonie, ni de la manière dont le malheureux fut délivré. Je sais qu'il me fut clair dès ce moment qu'une certaine sorte de drames dont le spectacle même est une souffrance ne peuvent affliger que des pauvres. J'ai dû avoir un peu honte, ce soir-là, de mon état de riche. Les riches seuls peuvent n'avoir pas les pieds percés par les clous et les débris de verre des rues.

J'ai connu, longtemps plus tard, en France, une directrice d'école à la retraite, qui avait accepté de présider dans sa ville du Midi un Comité de Vigilance pour le dépistage de l'enfance maltraitée. En fin d'exercice, chaque responsable doit établir un bilan de ses découvertes, et tous énumèrent des sauvetages parfois dramatiques, pour lesquels ils ont accompli des façons d'exploits, obligeant, à la lettre, le commissaire ou le procureur à faire retentir contre les tourmenteurs les foudres de la loi. Elle, la vieille maîtresse d'enfants de la « Montagne Noire », dans l'une des villes les plus opulentes de France, elle énumérait aussi ses démarches, ses interventions à tous les postes où siège l'autorité publique, mais ce n'était pas l'essentiel de ses rapports. Le point culminant du bilan, c'était, tous les ans, le passage où elle en venait à indiquer le nombre des paires de galoches que son Comité avait offertes aux enfants des foyers dépourvus. Je ne l'ai rencontrée que peu de semaines avant sa mort. Avec toute la déférence possible pour cette institutrice presque centenaire chez qui l'on sentait une authentique obsession de la peine des enfants, je me suis permis une allusion sans malice à ces distributions évangéliques. Le visage de la vieille maîtresse d'école devint grave.

— C'est dans ses pieds d'abord, me dit-elle, que l'enfant pauvre se perçoit misérable.

***

J'ai grandi pauvre, sans le sentiment d'être pauvre, je veux dire sans le sentiment cuisant de manquer. J'ai toujours su n'avoir pas besoin. Je n'aurais pas eu devant quelqu'un, je suis né trop fier, le mot de Fitoussi Messaoud · « Vous autres, vous êtes des riches », ni les yeux de chien de Hasnaoui, éperdu de gratitude pour être apparemment reçu comme un égal, par un voisin chaussé, le temps d'une courte flânerie au soleil. Le jour devait pourtant venir où je percevrais, moi aussi, et dure à percevoir, une différence à l'avantage de l'autre.

Je m'étais lié, en récréation, avec un nouveau du type enfant gâté. Son rose visage de fille était encadré de

boucles sur un large col empesé. Sa mère, une sèche Anglaise, venait l'attendre à la sortie de l'école et s'empressait de le décharger de son cartable, comme une gouvernante. Elle l'appelait Bébé, d'une voix qui venait du nez. Lui aussi parlait du nez, avec des façons que je trouvais d'un autre monde.

— Si vos parents veulent bien, me proposa un soir Mme Bellimon, accepteriez-vous de venir à la maison faire vos devoirs avec Bébé ? Vous goûteriez avec lui.

Ce « vous » insolite donnait à l'aventure un ton d'élégance bourgeoise qui ne me fit pas perdre la tête.

Ma mère consentit, pour le goûter sans doute dont on ferait l'économie. C'était, chez Bébé Bellimon, une maison vaste et ouatée, à l'anglaise, avec des meubles lourds, des tapis qui dévoraient le bruit vulgaire des pas et une indéfinissable odeur de cacao et de lavande. La notion de luxe, et même de confort bien réglé, m'était étrangère. Je pénétrai là, d'ailleurs sans vertige, comme dans un univers inconnu, et d'autant plus excitant qu'on ne savait pas très bien s'il se révélait à vous ou si l'on se réveillait à lui, comme dans les contes. Je me sentais fait pour lui. Je perçus pourtant ma gorge se nouer et un désarroi de catastrophe me figer sur place à un bruit que je n'avais jamais entendu. Dans la pièce voisine, des notes perlaient, suavement tristes, à qui tout mon être secret répondait.

— C'est Emilie, me dit Bébé. Elle travaille son Chopin. Tu aimes ça ?

Ce devait être cela, être riche, cette familiarité avec l'inexprimable. Mais je me gardai de laisser paraître mon émerveillement. Je compris à cet instant qu'il y a cent façons d'avoir les pieds nus. Je croquai ma tablette de chocolat avec la même aisance que si c'eût été depuis toujours mon habitude après l'école. Mais le souci me vint de tirer mieux désormais mes chaussettes sur mes chevilles maigres et de n'avoir pas trop l'air, avec mes boucles folles, d'un tondeur de chiens gitan.

Qu'il y eût une différence de mesure entre la richesse de Bébé et la mienne, il m'aurait fallu ne rien sentir de

l'évidence pour ne pas le voir. Sa richesse à lui dépassait les choses. Sa mère anglaise ne criait jamais et l'idée qu'elle pût le battre, pour ses mauvaises fréquentations, faisait sourire. L'invisible Emilie jouait Chopin comme on pleure discrètement dans un mouchoir de dentelle. Le père, on le voyait peu. Il achetait leur récolte aux arabes et entreposait le blé dans une grande salle vide, au rez-de-chaussée. Nous pouvions y jouer, après les devoirs. Je rentrais chez moi les souliers pleins de grains. Ma mère me disait · « Ne les perds pas, ce sera pour les poules ». Des histoires me revenaient, de petits châtelains volés par des montreurs d'ours. Je tremblais pour Bébé.

***

Dès qu'apparaissaient aux étals des fruitiers arabes les petites poires Saint-Jean qui sentent le foin, j'étais rendu à la rue Scipion et à mon horizon de moutons affolés et de chameaux. Bébé, avec sa famille, s'en allait passer les trois mois suffocants de l'été à Nice, chez cette tante Berlandina qui lui envoyait à longueur d'année des images du cacao Van Houten et des livres reliés de la Bibliothèque Rose. Ces merveilles avaient depuis longtemps cessé de l'enchanter. Il me prêtait, sans avoir le moindrement l'air de s'en priver, les images et l'*Auberge de l'Ange gardien*. C'est la mode aujourd'hui de dire de la Comtesse de Ségur qu'elle donne aux enfants une idée fausse du monde. Rêver a du bon, quand le monde où l'on baigne est celui où Fitoussi Messaoud et Hasnaoui ont les yeux mangés de mouches et les pieds exposés aux morsures des clous. L'envie d'en sortir est salubre, si celui qui en prend le dégoût est assez bien né pour n'en pas vouloir sortir tout seul.

Je dois à mon père d'avoir gardé des torrides étés de Guelma un souvenir qui me donne à penser que je n'ai pas eu de vraie enfance, si l'enfance, c'est le temps de jouer. Nous étions trop nombreux à la maison. Ma mère me trouvait insupportable, parce que, le jeudi et le dimanche, j'attirais chez nous une racaille de gamins du type Hasnaoui, ou peu s'en fallait, à qui je donnais guignol ou la comédie en chair et en os, un grand bâton au poing, et

c'était, suivant le cas, mon sceptre ou mon épée, et sur le dos un vieux sac, qu'à l'occasion j'appelais mon manteau royal. J'avais pour spectateur assidu le terrible Michel Castellani, mon voisin, qui criait, jurait, mordait, faisait mille dégâts. Sa fureur à mordre lui valait, à la maternelle, chez les bonnes sœurs, de porter au bout d'une ficelle en collier une pierre qu'il devait serrer entre ses dents, pendant la récréation, et même dans la classe, au piquet, pendant que nous chantions ou récitions les prières. Son père, un vieux facteur recuit d'absinthe qui, l'hiver comme l'été, distribuait les lettres coiffé du casque colonial, à la faveur de quoi on pouvait ne pas voir ses larges yeux bleus noyés d'alcool, le battait à mort à l'aide d'une grosse corde de marine. On voyait toujours Michel le visage ou les mollets zébrés. Il répondait rapidement aux questions :

— C'est mon père qui m'a tapé.

Il est mort enfant et le facteur, brûlé par les libations et, croit-on, usé par le remords, l'a bientôt suivi, sous les fleurs de la colonie corse, dans le petit cimetière carré qui était le coin le plus ombreux de Guelma, tout planté de cyprès qui ne chantaient qu'en automne. Mme Castellani, elle avait dû être très belle et on lui voyait la pâleur dramatique des paysannes d'Aullène ou de Vizzavona, ne sortait jamais, en cela pareille aux femmes arabes de la ville haute. On ne connaissait d'elle que le son de sa voix quand, derrière les persiennes à peine entrebâillées, elle lançait, à la nuit tombante, avec des longues d'appel montagnard, son cri pur comme un chant :

— Miche-e-e-lou !

Michel, quand il était chez moi, occupé à me donner une réplique de valet ou d'ambassadeur, affectait de ne pas entendre. Il fallait à ma mère le prendre par les épaules et le pousser dehors. Parfois, c'est moi qui allais jouer dans sa maison. Mme Castellani nous servait, à quatre heures, un grand bol de café au lait, trop sucré, trop pâle, un peu écœurant, avec une tartine. Elle mangeait avec nous, sans parler. Michel m'assura que c'était le dîner de tous les soirs, d'un bout de l'année à l'autre.

Ma mère n'aimait pas Michel Castellani, ni aucun de mes autres spectateurs. Elle disait que sa marmaille à elle suffisait bien à salir sa maison et à entretenir sa migraine. Elle obtint de mon père que, toutes mes vacances, courtes ou longues, je fusse les passer à l'école arabe, celle du jeudi et dimanche comprises. De sorte que, des années, je n'ai pas eu un après-midi de détente, hors celui du 14 Juillet et, à la fin de septembre ou au début d'octobre, celui de la fête patronale de Guelma. Les grandes vacances commençaient ordinairement le matin de la Fête nationale, après la distribution des prix. Le 15, au matin, même si j'avais la veille été lauré d'or pour le prix d'excellence, je prenais le chemin détesté de l'école arabe. Je la quittai le 30 septembre, tout juste pour préparer mon cartable du lendemain. J'ai pris mes premières grandes vacances à trente ans, à moins que de compter pour vacances mes cinquante-deux mois de grand air sur les crêtes mitraillées d'Alsace ou dans les plaines venteuses de l'Artois ou de Champagne.

***

A l'école française, à la rentrée, je retrouvais Bébé, ses beaux cheveux de fille sur les épaules, un nouveau cartable flambant sous le bras, dernier cadeau, entre autres, de la tante Berlandina.

— Et toi, me demandait-il de sa voix un peu dolente et nasillarde, tu as passé de bonnes vacances ?

Pauvre de moi. J'inventais des promenades, des sorties.

Il me rapportait toujours quelque gentillesse. Je me rappelle un éblouissant porte-plume en os sculpté.

— Tiens, me dit-il, mets ton œil là. Le gauche, et ferme le droit. Qu'est-ce que tu vois ?

C'était une féerie. La mer. Une longue promenade dallée au bord. Des parasols de couleur Un jardin planté de palmiers.

— C'est Nice, où j'étais. Ce que tu vois s'appelle la Promenade des Anglais. Ma tante habite juste derrière le grand hôtel de droite, dans les palmiers. De ma chambre, je voyais briller la mer.

Nice, la Belle. Je contemplais, le cœur battant, forçat provisoirement libéré de l'école arabe.

Je ne savais pas que je foulerais un jour le pavé de cette Nice légendaire, de cette Nice de vacances sans école de remplacement, que je traînerais un jour mon ennui sur son macadam de riches, moi, pauvre parmi des pauvres, soldat au régime du prêt décadaire.

Car, même à l'armée, sous l'uniforme qui nivelle les différences, le pauvre garde sa marque et son odeur. Il pue le pauvre. Le chef, fût-ce le subalterne, ne s'y trompe pas, lui-même venu le plus souvent des régions dernières de la pauvreté. Le sergent, ancien valet de ferme, a tôt fait de distinguer le fruste mal nourri à qui offrir d'être son valet, mais cela se dit avec d'autres mots. L'officier se fie au flair du sergent pour le pourvoir. L'ordonnance, si possible, doit être pour lui brosseur et frotteur de métier. Le « tampon » du sergent, c'est autre chose. Il faut qu'il soit en deça de l'humiliation, entraîné depuis toujours à cette idée que, puisqu'il est ce qu'il est, on peut tout lui demander et qu'il n'y a pour lui de honte à rien. Quand il y a en lui quelque chose du sadisme ordinaire au parvenu ébloui par sa chance, ce n'est pas le pauvre en tant que tel que le sergent bouseux entreprend avec cruauté, c'est l'intellectuel, de préférence pauvre, celui qu'on ne voit pas jeter négligemment son billet de banque sur le zinc poisseux de la cantine. C'est à moi qu'un sous-sergent rengagé, un pauvre bougre du Nord, fade et blond comme serait la bêtise si elle était blonde, demanda un jour, j'étais tout frais chasseur alpin, dépaysé autant qu'on peut l'être quand on est tombé des claires régions de la poésie dans une chambrée qui sent vingt fatigues et quarante chaussures :

— C'est à vous, ce bouquin-là ?

— Oui, caporal.

— C'est intéressant ?

— C'est Pascal, vous voyez.

— C'est bien, Pascal ?

— On peut aimer ça.

— Vous êtes un intellectuel, en somme ?

— Journaliste.

— En somme, intellectuel ?

— Oui.

— Eh bien, à partir de demain matin, c'est vous qui viderez le crachoir de la chambrée.

Quand les pauvres sont méchants, ils se libèrent. Tout se paie. Et qu'importe que le payeur ne soit pas toujours celui qui doit. L'important est que les comptes, à la fin des fins, se balancent.

Le pauvre, à l'armée, est chaussé. C'est le seul moment de la vie de l'homme social où la société le prend de bout en bout en charge, consciente qu'il a des besoins inesquivables et l'exonérant du souci d'y pourvoir, qui pourrait le justifier de reconquérir à tout prix sa liberté. Or, elle entend qu'il accepte de n'être plus, jusqu'à nouvel ordre, un homme libre. Elle avoue donc connaître ce qui est essentiel à l'homme. Elle le vêt, le chausse, le loge, posant en règle que la mesure où elle le fait, égale pour tous, est suffisante. Il se trouve que cette indigence réglementaire donne aux plus pauvres le sentiment d'une élévation. Certains en convenaient spontanément, qui ne faisaient avant la caserne qu'un repas par jour, et de moindre volume. Leur frugalité n'était pas de raison. Il a été assez dit qu'avant la guerre de 1914, la majorité des Français de la campagne mangeaient de la viande une fois par semaine. L'armée, corruptrice par état, les a entraînés au régime du double repas quotidien, avec viande, dessert et vin. Le café de midi est venu après. Il y avait des engagés pour qui le major prescrivait, sous le diagnostic de boulimie, la double ration de pain. Quand le prêt du soldat, avant 14, était de sept sous tous les dix jours, on recevait, avec le prêt, un paquet de gros tabac et deux timbres perforés, au titre de la franchise postale. On n'avait à payer que la fille du samedi soir.

Le pauvre était celui qui s'accommodait de ce minimum, qu'on aurait pu, si le mot déjà avait existé, appeler

vital. Et le fait est que ce régime, mieux après tout que spartiate, permettait de vivre, et non pas seulement au sens physiologique de subsister, de durer. Mais l'armée, par une lâche concession aux riches, à ceux qui avaient une famille en situation de leur fournir quelque argent de poche, cet attribut des « fils de famille », des neveux et des petits-fils qu'on n'oubliait pas, permettait, à l'intérieur même de la caserne, la cantine, où l'on trouvait contre argent du vin, du café, des confitures, du chocolat, des cigarettes, et même de quoi bouder, comme trop grossier, l'ordinaire de midi et de cinq heures du soir. Par là, la formule égalitaire était faussée. On pouvait manger mieux que le pauvre, mais le plus grave était qu'on pouvait à prix d'argent, par une voie à peine détournée, se ménager de surcroît les faveurs du sergent, distributeur des corvées et des punitions. Le pauvre balayait, briquait, portait les charges, et rien ne lui était passé. Le pauvre, souvent illettré, ne gagnait pas de galons. Il rentrait régulièrement à l'appel, le soir, car la brasserie coûte cher, et l'on n'y boit pas seul. Les filles fardées, autour de la caserne, ont un tarif dont elles ne démordent pas. C'est au quartier Pellegrini, à Nice, qu'on trouvait les prisunics de l'amour hebdomadaire. Le mandat mensuel de cent sous ne laissait pas une grande latitude. C'est long, un mois. C'est court, un samedi soir de bière à deux avec piano mécanique.

J'avais pour voisin de lit un paysan bas-alpin, qu'on appelait Madeleine, non pour sa voix chantante de fille d'étable · c'était son nom du bon Dieu, enfin de l'état-civil. Nous nous parlions peu, et ce n'était pas hauteur de ma part. Il devait, à la manière de Fitoussi Messaoud, me tenir pour un riche et je lui étais au surplus rendu plus abrupt par ceci que je n'usais pas du patois de Barcelonnette. Un samedi soir que nous rentrâmes ensemble, permissionnaires de minuit, moi, tout ruisselant encore de la poésie aérienne de *Pelléas*, qu'on avait donné au Casino Municipal, avec Georgette Leblanc dans le rôle de Mélisande, lui, visiblement frémissant de délices autres, je vis à ses yeux pleins d'une amitié qui voulait s'épancher qu'il brûlait de me prendre à témoin d'une émotion exceptionnelle. Je le mis en confiance.

— Ce n'était pas à Pellegrini, tu sais, me dit-il, chez ces filles à dix sous qui vous envoient après au permanganate de l'infirmerie. Non, non.

Il se frottait les mains, clignait des yeux, et sa voix se fit tendre, amicalement confidentielle.

— Non, non. Une dame, tu sais. Une dame. Je l'ai payée trois francs.

Il est mort quelques mois plus tard, mon voisin de lit Madeleine, d'une balle à la gorge, dans la plaine flamande.

S'il a gardé jusqu'au bout quelque conscience, sans doute a-t-il jugé que la vie, après tout, ne lui avait pas refusé l'essentiel. Une vraie dame, à trois francs.

⁂

Les premiers mois de la guerre, avant qu'on n'eût élevé le taux du prêt et créé la fastueuse indemnité de tranchées qui nous faisait redescendre des combats les poches pleines de billets (il y a ce joli mot de Labiche, dans un de ses vaudevilles : un fêtard, rentré tard d'une beuverie, pense avoir à son retour chez lui tué son valet ; l'apercevant encore en vie, le lendemain matin, il se précipite au-devant de lui, tout joyeux de s'être trompé : « Quoi ? lui dit-il, tu es vivant, toi ? Tiens, voilà cent sous »), la condition du soldat pauvre passait en tristesse tout ce qu'on peut imaginer. Pas de lettres, pas d'argent pour les banales orgies du repos. Je ne dis pas que le vin de la détente soit indispensable au guerrier. Mais c'est une chose d'avoir dans la poche l'argent du vin et de ne pas entrer, par sagesse, dans le petit café à filles où les camarades survivants de la dernière bagarre fêtent leur chance, dans l'épaisse fumée, en chantant des couplets grivois, et c'est une autre chose d'errer seul, par les rues d'un triste village d'arrière, parce qu'on n'a pas de quoi se payer une chopine, comme les autres. Je parle de ces choses avec la liberté de quelqu'un qui, ses soirées de repos, les passait, avec un petit groupe de camarades étudiants, à se gaver de Beethoven, jusqu'à l'intoxication, autour du providentiel Ferdinand Durand, philippevillois,

fils de Skikda-la-Verte, cycliste du colonel, descendant d'organiste et premier prix de Niedermeyer Dès que nous descendions des lignes, à peine brossés et épouillés, nous courions avec lui le village (les Vosges étaient notre secteur de repos), en quête d'une maison qui eût un piano. Le premier mouvement, partout, était pour nous éconduire. On pensait que nous voulions, miraculés ivres de leur vie gardée, nous donner à peu de frais une soirée de guinguette. Les plus débonnaires nous accordaient un quart d'heure de « distraction » : l'Est est charitable aux héros.

Aux premiers grondements de la Symphonie, on nous demandait la permission d'entrer sur la pointe des pieds dans notre religieux silence, ce silence étonnant d'adolescents mal réveillés de la mort. Enivrantes soirées de Gérardmer, de Fraize, d'Anould, de Plainfaing, entre deux massacres. A mesure que les mois passaient, nous étions moins nombreux à nous faire labourer l'âme par les explosions de la « Cinquième » ou de la « Neuvième », autour du petit virtuose de deuxième classe, aux doigts fabuleux. Qui était riche, qui était pauvre parmi nous ? Nous étions la même jeunesse ardente et menacée : Mus, fils d'avoué Stéphanois, Nicolas, fils de médecin parisien, Marcel Musso, fils d'une marchande de tomates d'Isola (Alpes-Maritimes), Joseph Cayssials, séminariste, fils d'une rempailleuse de chaises à Rodez, en Aveyron, tous morts au feu, sauf moi, fils de bourgeois ou de besogneux, de Guelma, suivant l'optique de Fitoussi Messaoud aux pieds crevés par les clous de la rue Scipion, ou celle de Bébé Bellimon, qui voyait de sa fenêtre la mer la plus étincelante du monde, l'été, entre les palmiers d'apparat de la Promenade des Anglais.

***

J'ai raconté vingt fois l'histoire de mon camarade d'escouade Georges, un pauvre, celui-là, à qui je dois de m'avoir révélé l'authenticité de l'indigence dernière. Montant en lignes par étapes forcées, un matin de février lourdement ouaté de neige, ma compagnie s'arrêta, la pause sifflée, sous les sapins du lac glacé de Retournemer. Un filet de fumée, dans le vert cru du bois, monta quelque

part, comme un appel. C'était la cuisine roulante d'une batterie d'artillerie. Le cuistot préparait pour les siens le café du lendemain. On prit langue avec lui. Il accepta, le brave homme du Bon Dieu, de nous vendre un quart de café chaud pour un sou, de manière qu'il pût renouveler sa provision de café, au Ravitaillement d'Epinal. Nous aurions loué les dieux à deux genoux pour ces deux gorgées de liquide brûlant. Un seul chasseur de ma compagnie dédaigna de tendre son quart de fer blanc à la chance miraculeuse. C'était Georges, le petit ardéchois rouquin, que nous aimions tous bien, toujours prêt à aider, à rendre service, pour rien.

— Tu as pris ton quart de jus, Georges ? lui demandai-je.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

Il fallut lui arracher mot à mot l'impensable aveu. Il n'avait pas le sou de l'aubaine.

Ainsi...

Ce garçon de vingt ans qui allait donner sa vie à la patrie — et qui, de fait, devait la lui donner quelques heures plus tard, sur les pentes dramatiques du Reichakerkopf, n'avait pas, à ce moment suprême de sa vie, un sou, une pièce crasseuse de billon, dans la poche de sa vareuse. Je m'accuse de lui avoir soutiré cet atroce aveu. Voilà. Il était bâtard d'Assistance publique (pour moi, cela voulait dire quoi ?) et son argent de poche, à lui, c'étaient les sept sous du prêt décadaire, le prix, les sept jours de la semaine, de la miche d'appoint, à la sortie de la caserne. Je le conduisis de force, le tenant par le bras, devant la roulante des artilleurs.

— Je te rendrai, bégayait-il, les yeux noyés de reconnaissance.

— Bien sûr, Georges, bien sûr Tu me rendras. Bois. Bois.

Je pensais : « Que Dieu nous pardonne, à tous ».

Le lendemain matin, la première balle qui siffla...

Il ne m'a pas rendu.

Autant qu'il était raisonnable, dans ma situation, de faire des projets d'avenir, je me suis promis, ce jour-là, si je retrouvais un jour ma plume de journaliste, de dire à l'Assistance publique et à l'organisation sociale dont elle était l'expression, mon intraitable dégoût.

Puisque j'ai survécu, intact, après quatre ans de chances quotidiennes de mourir, j'ai pu penser que les dieux complices me confirmaient dans ma résolution.